

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 41

Buchbesprechung: Croisades et boutades médicales par M. Barnaud, Dr-Méd.

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

dans la Convention; il l'appelait une capitulation ignominieuse pour l'armée française, et due à l'influence de l'aristocratie genevoise sur le général Montesquiou. Il ne promit la paix à Genève que lorsqu'elle aurait naturalisé l'égalité politique dans ses murs, et déclara qu'elle n'obtiendrait d'autre traité que la communication des principes français. « La révolution se fera à Genève, ou la nôtre doit rétrograder, » disait-il à la Convention.

Cette étrange doctrine fut couverte d'applaudissements, et la Convention annula le traité passé par Montesquiou. Un décret d'arrestation avait été obtenu par le parti brissotin contre ce général, qui s'était conduit très loyalement et qui avait représenté combien ce serait peu digne de la France d'attaquer la république genevoise.

Montesquiou n'échappa que par la fuite aux poignards qui l'attendaient à Paris.

Les Brissottins trouvèrent dans la Constitution genevoise le côté par lequel il leur convenait de l'attaquer. Instruits qu'elle n'admettait dans l'assemblée souveraine que les Genevois ayant acquis par eux ou par leurs ancêtres le titre de *citoyens*, ils l'accusèrent hautement de n'être qu'un corps héréditaire et aristocratique.

Voici, en résumé, ce qui en était du pouvoir souverain, à Genève, et de sa composition : — Dès la fondation de la république, l'exercice de ce pouvoir appartenait à l'assemblée générale composée de tous les habitants majeurs et solvables, qui avaient hérité par droit de naissance, ou acquis à prix d'argent le droit d'y assister, et le titre de *citoyens* ou de *bourgeois*.

Les descendants des étrangers qui n'avaient pas acquis ce droit par eux ou par leurs aïeux étaient appelés *Natifs*. Mais le nombre des citoyens était si supérieur à celui des natifs que près des deux tiers des Genevois prenaient part à l'assemblée du peuple, et que pour faciliter graduellement l'admission des autres il ne fallait payer qu'une faible rétribution pécuniaire, affectée à divers établissements publics fondés par les anciens genevois et dont les nouveaux venaient partager les avantages. Tel était l'état des choses, si l'on en croit, du moins, un historien du temps.

L. M.

(A suivre.)

Croisades et boutades médicales,

par M. Barnaud, D^r-Méd.

Tel est le titre d'une brochure qui vient de paraître. L'auteur s'attache à saper par leur base les mille et une superstitions et le nombre plus grand encore des charlatanismes qui ont pour objet la santé de l'homme. Raspail et sa méthode, le médecin Rioud, du Valais, avec sa médecine populaire; Dubarry et sa délicieuse Revalesscière; le Rob-Boiveau-Laffecteur, les pastilles majeures et mineures de Holl et la pommade herniaire de Stourznegger, sont durement malmenés en compagnie de l'influence de la lune sur la coupe des cheveux et de tant d'autres recettes qui, depuis bien des générations, font le bonheur du genre humain. Décidément,

M. Barnaud est un médecin orthodoxe et il ne badine pas avec qui n'accepte pas le code de la Faculté. Le style de l'auteur est vif, coloré; les figures y abondent et les citations vous arrivent dru comme grêle; nous ferons même le reproche à l'auteur d'avoir usé et abusé du langage figuré et des citations latines; son ouvrage, pour produire l'effet que M. Barnaud a le droit d'en attendre, devrait être écrit d'une manière plus populaire; tel qu'il est, il sera lu avec plaisir par les médecins et tous ceux qui ont des relations intimes avec l'antiquité; mais le public, le vrai public, celui qui achète la Revalesscière et la ouate du docteur Patisson ne sera guère touché, croyons-nous, par les *Boutades médicales* du D^r Barnaud. L'auteur manie très finement la raillerie et le sarcasme; mais si la raillerie fait rire, elle ne convainc pas, et, au point de vue du but à atteindre, les *Boutades* eussent gagné à donner quelques preuves au lieu de tout démolir, tout, depuis les croyances naïves de nos commères à l'endroit des camomilles jusqu'aux fumigations au chlore que l'on pratique de temps en temps contre le choléra.

Voici, du reste, quelques extraits de la brochure du D^r Barnaud qui montreront mieux que nous ne pourrions le dire l'allure vive et piquante du style des *Boutades médicales* :

Il existe dans le domaine de la médecine comme dans celui de la religion, ce que l'on est convenu d'appeler, bien à tort, des *esprits forts*; lesquelles brillent par la faiblesse de leur esprit; mais ce n'est là qu'une question de mots, puisqu'au fond les extrêmes se touchent. Ces détenteurs de la force, heureusement pas armés, déclarent, avec un aplomb digne d'une meilleure cause, que la médecine est une science conjecturale au premier chef, et que ses ministres, à l'instar des augures, ne peuvent se regarder sans rire, tant ils sont pénétrés de leur nullité. L'appréciation n'est pas flatteuse: il est vrai que la médecine est plus que conjecturale pour ceux qui n'y comprennent rien et que le rire serait la réponse la plus appropriée aux arguments de l'incrédulité. Dès que ces gens ressentent la plus légère indisposition, ils renient leur passé, transigent avec leurs convictions favorites et se hâtent de quérir deux ou trois docteurs, afin d'être sûrs d'en avoir au moins un à leur chevet. Ces lions de la veille se font agneaux; ils se plient à toutes les exigences de la thérapeutique et supplient, par des bèlements plaintifs, qu'on les guérisse sans retard, car, à ce moment, la science qui, tout à l'heure, était conjecturale, leur paraît plus positive et plus efficace encore qu'elle ne l'est en réalité; ils sont devenus plus royalistes que le roi. Aussitôt qu'ils jouissent de nouveau de la santé, la prétendue *force* morale reparait en même temps que la force physique; ils se replongent jusqu'au cou dans le scepticisme et, l'ingratitude se mettant de la partie, ils tournent en dérision l'art et l'artiste, leurs bienfaiteurs; leur vie se passe à adorer ce qu'ils ont méprisé et à mépriser ce qu'ils ont adoré.

Au chapitre des *Préjugés*, nous lisons :

Chacun connaît le rôle que les commères assignent aux influences sidérales sur la marche des maladies; la lune, cette planète pourtant qui s'inquiète assez médiocrement de nous, puisqu'elle attend notre sommeil pour se montrer, la lune dicte des arrêts à l'évolution morbide; ses phases prescrivent l'époque favorable à la coupe des cheveux; elles fixent le jour propice à la saignée et à la purgation. O astre des astres! puisses-tu luire toujours pour éclairer nos routes la nuit et en tout temps l'esprit des imbéciles qui te prennent pour ce que tu n'es pas et qui eux seuls sont de vrais lunatiques!

Pourrait-on s'imaginer un remède plus logique et plus

efficace contre les taches de rousseur que la rosée du matin, que la cautérisation de l'oreille contre la sciatique, qu'un fil de soie rouge contre les verrues (il est bien entendu que c'est de la couleur rouge que dépend le succès), ou qu'une boucle d'oreille, ou un collier d'ambre contre l'ophtalmie? Avez-vous à préparer une infusion de camomilles, par exemple, convoquez d'abord le ban et l'arrière-ban des commères pour décider si l'on peut prendre des fleurs de la grande ou de la petite espèce, puis ayez soin de choisir un nombre impair, sinon le patient court de grands dangers.

A propos de purgatifs, gardez-vous comme du feu, le jour où vous en prenez un, de vous livrer un instant au sommeil; le remède s'endormirait et laisserait vos intestins aussi tranquilles que s'ils étaient façonnés avec des uyaux de drain. S'agit-il de faciliter l'éruption des dents chez un enfant à la mamelle, entourez son cou d'un collier fait de dents de chien ou de renard; si, à l'aide de ce puissant auxiliaire, les dents ne sortent pas tôt ou tard, tenez pour certain qu'elles ne sortiront jamais et que votre enfant appartient à la famille des édentés. Lorsqu'on se propose de faire passer le lait à la femelle d'un animal domestique, il suffit de lui attacher autour du cou, non pas un nœud coulant, mais un collier confectionné avec des tranches de bouchons; le liège, cela saute aux yeux, absorbe le lait, et je serais fort surpris s'il ne finissait pas par se convertir en fromage; l'histoire se tait sur l'opportunité de cet expédient appliqué aux nourrices; j'appelle sur ce point l'attention des expérimentateurs, enthousiastes du lait Liebig.

Plus loin, après avoir passé en revue tous les empiriques de notre époque et leurs systèmes, jusques et y compris la guérison du Pape par la Revalésière, M. Barnaud ajoute :

— Le Dr Benito del Rio s'est érigé en concurrent de du Barry, mais il s'est borné à la spécialité des maladies de poitrine, « le plus grand fléau de l'humanité, car sur dix décès, il leur en incombe irrévocablement six. » Sa farine méxicaine en potage a sauvé, en moins d'un an, plus de 40,000 malades abandonnés par leurs médecins. Ah M. Benito! soyez béni au nom des dix mille, chez lesquels la maladie a battu en retraite, et quand vous aurez rétabli tous les poitrinaires vivants, ressuscitez ceux qui ont déjà rejoint leurs pères! — Si nous continuons à absorber tant de farine, j'appréhende que la génération se métamorphose en pâte; nous aurons des prêtres en hosties, des magistrats en biscuits de mer, de la noblesse en pâtés truffés, des paysans en pain bis, des soldats en pain de munition, des enfants en pain à cacheter, des vieillards en biscaumes, des ivrognes en rôties, etc., etc., et soyez sûrs que les instincts anthropophages reviendront alors à la mode. — Les journaux nous signalent un Dr Rottmann, de Mannheim, qui se charge de guérir toute personne atteinte de phthisie (*par lettre affranchie*), sans application de médecine intérieure. » Je présume que l'affranchissement de la lettre est la condition *sine qua non* de l'affranchissement de la maladie; cette fois les marchands de farine risquent fort d'y perdre leur latin, à moins que les malades n'y perdent la valeur de leurs timbres-postes. — Je préviens les porteurs de rhumatismes (et qui n'en a pas?) que la *ouate chimique* du Dr Pattison guérit radicalement la goutte et les rhumatismes de toutes sortes, etc.; j'attends avec une impatience difficile à contenir l'heureux jour où tous nos vêtements seront confectionnés en ouate chimique; à partir de ce jour-là, le rhumatisme aura vécu.

M. Bardelin, apothicaire, à la suite d'études sérieuses sur le café, a inventé un nouveau mode de torréfaction, ses efforts ont été couronnés d'un plein succès; le *café hygiénique de santé* est devenu l'antagoniste par excellence des maladies. Bonne nouvelle pour les malades mâles; ils se prélasseront au café sur un divan rembourré en ouate chimique et, tout en fumant une cigarette camphrée et en lisant une lettre curative de l'Esculape de Mannheim, ils consommeront un *gloria Barlerin* additionné d'un petit verre de Raspail.

Le barbier de Constantinople.

C'est à peu près être mis à la torture que de se faire raser à Constantinople.

L'enseigne d'un barbier est une longue nappe flottante au-dessus de sa boutique; l'intérieur de ce laboratoire est garni des deux côtés de larges bancs de bois, le fond est occupé par les fourneaux pour chauffer l'eau, et le devant n'est qu'un vitrage sur toute la longueur, y compris la porte, afin de donner le plus de clarté possible.

La pratique se place sur l'un des bancs, et le barbier vient s'asseoir devant elle, les jambes croisées (à la turque), et prend aussitôt la tête du patient sur les genoux en la faisant tourner à sa guise et au risque de tordre le cou pour enlever la barbe, et cela sans se déranger le moins du monde de la posture commode qu'il a prise: il en use absolument comme il ferait d'une marotte.

Quand la barbe est faite, on n'est encore qu'à la moitié de la besogne, et c'est le commencement d'une scène nouvelle. On vous enveloppe le pauvre homme de serviettes par devant et par derrière, puis on lui met entre les mains un vaste bassin rempli d'eau et on lui fourre le cou dans une échancre qui est sur l'un des côtés, et alors, faisant pencher la tête au milieu du bassin, il ressemble à peu près à la peinture d'Hérodiade et de saint Jean-Baptiste décapité.

Là, avec des flots d'eau de savon agitée par la main lourde du barbier, on commence, non pas à lui frotter, mais plutôt à lui broyer la tête, en lui maltraitant le nez et les oreilles de la manière la plus impitoyable. Malheur à lui s'il ouvre la bouche pour appeler au secours, il est sûr d'être aussitôt suffoqué par l'eau de savon. Il faut donc qu'il se résigne à souffrir cette espèce de martyre jusqu'au bout, dùt-il s'évanouir. Après cela, il y a encore une troisième épreuve: un vase plus petit se trouve suspendu au plafond par une chaîne, et de ce vase, rempli d'eau chaude, descend, en forme de douche, par un trou pratiqué au-dessous, de quoi laver la tête toute barbouillée de savon. On complète enfin l'opération en séchant la tête avec des serviettes chaudes, et l'on donne un coup de peigne pour démêler les cheveux embrouillés de tant de secousses. Alors on est, Dieu merci, débarrassé des mains du barbier qui s'empresse de vous apporter un miroir afin de vous faire voir, qu'en dépit de tous ses mouvements, il vous a pourtant laissé la tête à sa place.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

GRANDE SALLE DU CASINO DE LAUSANNE

Dimanche, 6 octobre 1867.

A l'occasion de la réception de la Société de musique la **Lyre** de Vevey, la Société instrumentale l'**Harmonie** (cité devant *Jeune Lyre*) se fait un plaisir de porter à la connaissance du public le programme de cette réunion :

8 h. Arrivée de la musique de Vevey.

10 h. Réception du drapeau offert par les dames de Lausanne. — Collation.

11 h. Répétition des morceaux d'ensemble.

12 h. Parade en ville.

1 1/2 h. Banquet.

Propositions sur la formation d'une Société cantonale de musique.

3 h. Promenade au Signal, si le temps le permet.

5 h. Retour au Casino et concert, donné par les deux sociétés.

8 h. Promenade aux flambeaux et départ de la Société de Vevey.

Prix d'entrée pour le concert : 1 fr.